

Initiation à la vie nomade
Tulpan de Sergueï Dvortsevov

André Roy

Number 142, June–July 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2009). Review of [Initiation à la vie nomade / *Tulpan* de Sergueï Dvortsevov]. *24 images*, (142), 53–54.

Initiation à la vie nomade

par André Roy



Tulpan, premier film de fiction du Kazakh Sergueï Dvortsevov, a été encensé dans tous les nombreux festivals où il a été présenté. Cette œuvre puissante, dont la réalisation a pris trois ans, nous présente un monde lointain, presque sauvage, celui de la vie dans la steppe kazakhe, monde envoûtant grâce à une mise en scène très savante, qui emprunte moins le plan-séquence que la circularité dans le plan, une sorte de déambulation qui font se croiser le hasard, la précision et la délicatesse et nous fait saisir toute la subtilité de cette fable touchante, tendrement cocasse. Ce filmage permet à l'espace de s'ouvrir par un jeu de cadrage et décadage étonnant et où le hors-champ fait partie intégrante de la mise en scène. Il faudrait d'ailleurs décrire le film plan par plan pour en donner la juste mesure, pour montrer comment sa narration fonctionne par binarité, pour décrire son mélange d'énergie et de drôlerie, sa manière de « personnifier » les éléments naturels (le vent, le sable devenant pour ainsi dire acteurs). Et surtout sa façon d'observer la vie nomade, de faire incarner par un petit groupe de Kazakhs tout

un univers, inscrit ainsi comme modèle d'humanité.

Film très physique, tellurique, mais qui frôle pourtant la métaphysique (le combat entre la Terre et Ciel est ici figuré par le sable de la steppe tourbillonnant, montant en colonne vers les nuages). Film très direct et qui, pourtant, appréhende subtilement, presque obliquement, gens et comportements. **Tulpan** raconte une histoire simple, celle d'un amour déçu, celui d'Asa pour Tulpan, nom d'une jeune fille qu'on ne verra jamais, se cachant par deux fois de ce matelot de retour de son service militaire qui lui fait la cour. Tulpan, qui a refusé sa demande en mariage parce qu'il a les oreilles décollées, demeurera toujours un être invisible, un fantôme, une absence qui pourtant n'en désignera pas moins l'amour, puis le désespoir d'Asa. Une absence qui fonctionne aussi comme une métaphore du désert, dont l'immensité presque vide d'habitations et de population de la steppe est la toile de fond.

À la suite de sa déception, Asa voudra retourner en ville, mais à la dernière minute il rejoint sa « famille », sa sœur Samal et son mari Ondas (éleveur de moutons pour

un riche propriétaire), ainsi que leurs trois enfants; tous sont en train de quitter le lieu où ils habitaient pour un meilleur endroit (les moutons crèvent de faim faute d'herbe). Peu fait pour la vie d'éleveur, Asa pourtant décidera de rester avec eux parce qu'il a réussi à aider une brebis à mettre bas, lui qui semblait si peu fait pour ce genre de travail. Dans une scène antérieure à laquelle celle-ci fait référence – toujours cette construction binaire –, Asa n'avait pu assister Ondas et sauver un agneau naissant. La parturition quasi miraculeuse survient juste après que l'ex-matelot a appris le départ de Tulpan pour la capitale, et c'est dans sa détresse qu'il trouve le courage, les gestes appropriés, mais aussi sa voie (rester dans la steppe).

De plus, cette scène est certainement l'un des temps les plus forts du film (et ils sont nombreux). Elle est filmée en un seul plan, qui tient du suspense en saisissant le spectateur et en l'amenant à la fin à un degré d'émotion intense, le transportant aussi de joie quand enfin l'agneau survit grâce aux efforts d'Asa. Ce plan relève littéralement du documentaire par ce sentiment qu'il suscite de voir la « réalité vraie » qui, là, se développe et naît devant nous (on perçoit bien, entre autres choses,

que le personnage d'Asa autant que l'acteur Askhat Kuchinchirekov sont inexpérimentés). Des moments de vérité comme celui-là, il y a en beaucoup dans le film; pensons à celui de la chamelle courant et blâtant derrière la motocyclette du vétérinaire qui emporte son petit.

Un seul plan donc, long comme tous les autres, qui ne sont jamais statiques et qui

tiendraient de la performance gratuite s'ils n'étaient pas générés par la nécessité émanant des événements et l'observation attentive et généreuse. Ce qui nous permet de signaler le travail prodigieux de la chef opératrice, Jolanta Dylewska, qui maîtrise le mouvement dans l'espace et qui sait également créer l'espace dans le plan. Chaque plan est inouï par son mélange d'apparente improvisation et de précision vivace qui donne, comme nous l'avons déjà signalé, toute son importance au hors-champ, en allant capter, par exemple, quelqu'un qu'on n'avait pas vu, dont on ne devinait parfois pas la présence; ainsi, dans cette scène où Samal prépare du fromage, on entend la voix d'une radio, qui vient d'un appareil que tient un de ses fils, que la caméra découvrira caché plus loin dans la yourte. Le plan bouge et tout y bouge. La caméra, proche ou éloignée, fluide et sensible, saisit la nervosité et l'intensité des personnages; elle les suit pas à pas, ne ratant aucun de leurs gestes ou de leurs expressions, nous immergeant dans leur vie.

Mais on n'aurait pas encore tout dit du film si l'on ne parlait pas du récit, notamment de son ton, qui charme par sa gravité

et son humour. Sa construction est atypique parce que, en évitant le sordide ou la complaisance que pouvait inspirer la vie difficile dans la steppe, elle laisse place à ce qui peut nous sembler excentrique, voire complètement idiot. On pourrait citer plusieurs scènes en exemple, d'un lustre offert en cadeau aux parents de Tulpan, alors qu'il n'y a pas d'électricité; ou celle où Boni, l'ami d'Asa, compare les oreilles de celui-ci avec celles, normales (!), du prince Charles désigné comme «prince américain». Cet humour décalé convient au climat de dureté et de naïveté de ce récit initiatique, à sa structure singulière qui table sur l'imprévisible, à son rythme tout à la fois époustoufflant et nuancé, et qui ne peut susciter que l'empathie du spectateur. Que disons-nous? C'est plus que l'empathie: un plaisir profond, un bonheur immense, comme seules en procurent les œuvres exceptionnelles. ■

Allemagne-Suisse-Kazakhstan-Russie-Pologne, 2008. Ré. : Sergueï Dvortsevov. Scé. : Dvortsevov et Gennadij Ostrovskij. Ph. : Jolanta Dylewska. Son : Ivan Dumas. Mont. : Isabel Meier et Petar Markovic. Int. : Askhat Kuchinchirekov, Samal Eshyamova, Ondasyn Besikbasov, Tulepbergen Baisakalov, Amangeldi Nurzhanbayev, Tazhyban Kalykulova. 100 minutes. Dist. : Métropole films.

Sortie prévue : 12 juin 2009

**POUR LES FILMS SUIVANTS,
CONSULTER NOTRE SITE WEB
www.revue24images.com**

Hunger de Steve McQueen
Polytechnique de Denis Villeneuve
Les plages d'Agnès d'Agnès Varda

AUTRES FILMS DÉJÀ ABORDÉS

Le jour après demain
de Marie-Hélène Cousineau et
Madeline Ivanu, n° 140, p. 36

Gomorra
de Matteo Garrone, n° 138, p. 38

Hunger
de Steve McQueen, n° 138, p. 46

Wonderfull Town
d'Aditya Assarat, n° 139, p. 44

Passionnant | Différent | Provocant

**CINÉMA
PARALLÈLE**

Depuis plus de 40 ans

EX-CENTRIS 3536 boul. Saint-Laurent, Montréal, Québec, H2X 2V1
billetterie : 514 847-2206 | courriel : parallele@ex-centris.com | www.ex-centris.com